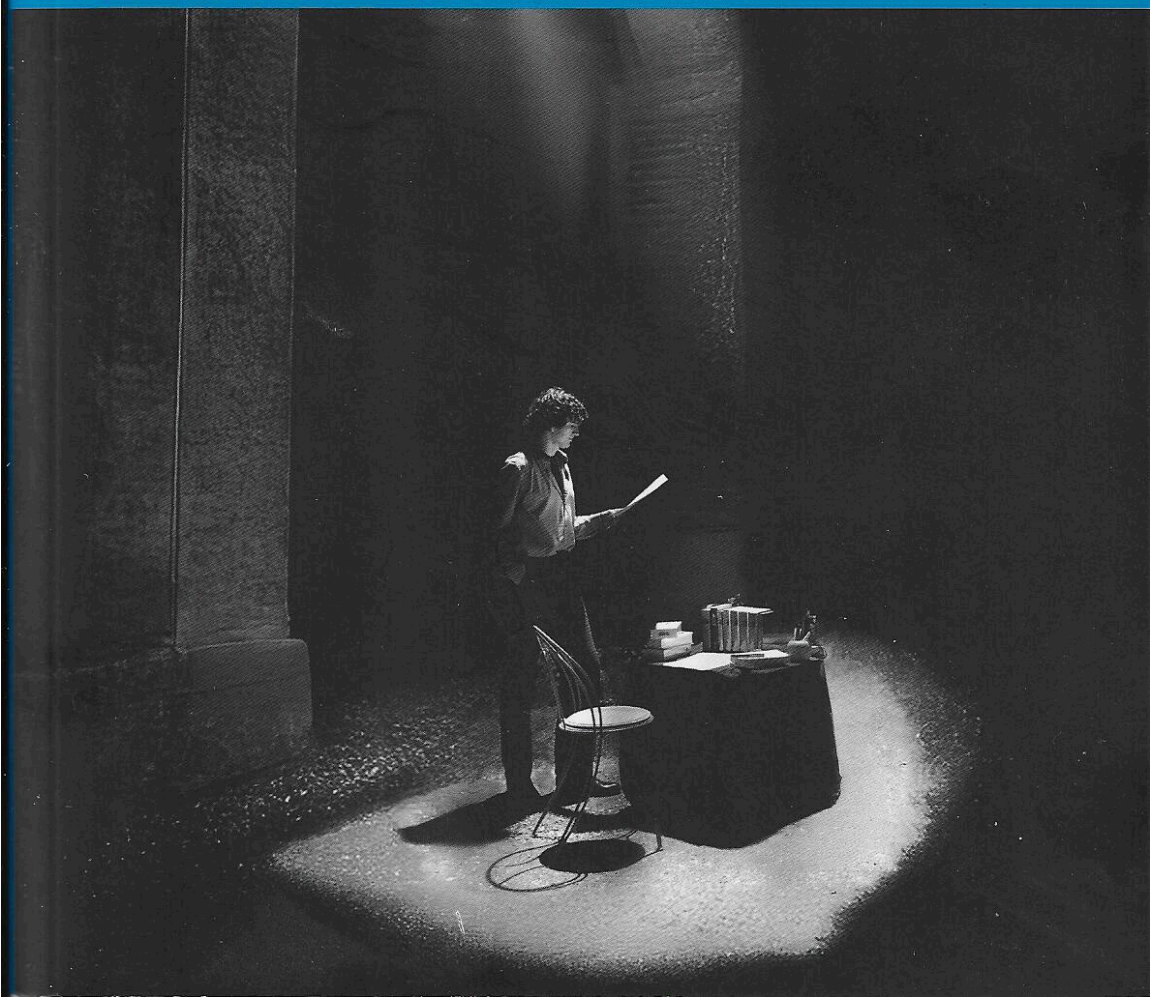


26

Les écrivains et la nuit

LA CINQUIÈME SAISON

Revue littéraire
romande



L'entrevue :
Abîmes nocturnes de Marc Kiener

Valérie Gilliard

C'est un recueil de poésie paru aux Éditions des Sables. C'est un ouvrage qui surprend et dont on n'oublie pas la couverture, aussitôt qu'on l'a vue. Une faille dessinée à l'encre de Chine. Un titre : RUP//URE. Comme si les deux barres du T avaient été démontées. Ou déconstruites. Rompues. Défaites. Effet graphique, effet de surprise, effet marketing ou signifiante ? C'est un peu tout cela, figurez-vous. Du moins, c'est ce que je conclus, à l'issue de ma rencontre avec l'auteur, Marc Kiener, dont je vous livre l'essentiel dans cet opus de la *Cinquième saison* opportunément consacré au thème de la nuit.

Au soir, Marc Kiener est musicien, chanteur et parolier dans un groupe de rock and dark blues un peu dandy, élégant et fiévreux. De jour, il enseigne la communication, le français et l'histoire dans un établissement appelé ici gymnase, là-bas lycée. Ce quadragénaire offre le visage ouvert d'un homme muni d'une curiosité sans réserve pour le monde des lettres – et le monde que les lettres dévoilent. La vie pourtant lui a réservé un guet-apens, en guise de surprise.

Février 2023, premier jour des relâches, focus sur la route d'Estavayer-le-lac – où vit notre homme. Au volant de sa voiture, Marc est en route de bon matin afin de rejoindre un collègue sur le parking de l'école, où il doit le prendre dans la perspective de passer une semaine de vacances à flanc de falaise, avec un vague projet d'écriture... la voiture dérape soudain sur une plaque de glace et c'est l'embarquée, le choc contre une souche, les tonneaux jusque dans le fossé. À l'arrivée des secours, au moment de désincarcérer le corps, les policiers le tiennent pour mort ; les ambulanciers qui l'oxygènent ne sont plus sûrs de rien. Mais il revient.

Après son séjour hospitalier, Marc est accueilli chez lui par sa famille... dont la plus jeune de ses filles décide aussitôt de ne pas le reconnaître. Gueule cassée éventuellement, Elephant Man peut-être, mais son père, non. Celui qui a lutté et qui est revenu à la vie parce que le lien avec les siens avait été le plus fort, n'a maintenant plus le choix : se refaire, se recomposer, non pas comme il était... mais transmuté. Cela passe par les mots. Il se donne deux semaines et commence à écrire. Des poèmes découlant de la rupture vécue, et coulant comme une eau de source.

Ce matin, presque deux ans après l'accident, j'ai pris rendez-vous avec Marc Kiener dans un café d'Yverdon qui naguère s'appelait l'Intemporel. L'homme que j'ai en face de moi n'a pas pris une ride. Il est rayonnant, et sans le faire exprès. Le recueil de poésie posé sur la table basse n'est que son premier ; le second va paraître bientôt. Tout ceci, visiblement, le rend heureux, pas plus cependant que de respirer, de parler et de vivre. Alors je me lance, dans un entretien en trois grandes questions, on comprendra pourquoi.

L'irruption de l'écriture

L'accident, irruption de la mort dans la vie, est-il aussi la cause de l'irruption de l'écriture, et surtout d'une écriture poétique narrative ? car le recueil est divisé en trois parties chronologiques qui s'articulent autour de l'événement, tout comme Baudelaire avait écrit ses « Fleurs du mal », en parcours existentiel.

Quand il a commencé à écrire, me répond-il, Marc n'avait tout d'abord pas d'intention précise. Il écrivait pour soi – mais l'écriture aussitôt engagée, un flux se met en mouvement, avec son processus de réminiscence liée à l'accident. Sur la page, des idées qui étaient des concepts viennent prendre leur place organique et graphique. Le projet a ... trouvé sa route.

La vie, par ailleurs, réserve des synchronies dont elle a le secret. La lecture de chevet de Marc, *Les Désarçonnés* de Pascal Quignard, donne un écho à sa propre expérience et à son écriture : le récit de la vie de Montaigne notamment, qui a eu l'impression d'avoir glissé dans la mort au moment de sa chute de cheval. Et pourtant, il est resté sur le seuil. Le philosophe a alors écrit les *Essais*, prenant conscience de l'existence et du besoin d'une introspection radicale. L'expérience de rupture met l'être en marge des certitudes et des conventions, et donc, en processus créatif.

Avant l'accident, Marc Kiener n'avait jamais franchement répondu à son désir d'écriture, d'abord par timidité face au poids des classiques, ensuite par crainte de n'avoir rien à dire d'essentiel. Tout s'interrompait toujours avec cette impression de futilité. La rupture est une brusque manière de tout faire renaître : on sort de la voiture comme d'un ventre. Cette écriture alors s'incarne, elle n'est pas intellectuelle ; et Marc de comparer le flux de l'écriture avec le flow de la musique qu'il pratique. Un flow au sens japonais : qui se laisse suivre. Après la rupture vient le moment de reconnaître l'ikigai, « ce qui vaut la peine d'être vécu ». Cela se traduit sur la page, lisiblement – visiblement, mais toujours en suivant la ligne de l'intuition. Le grand-père de Marc était graphiste, y a-t-il là une filiation ? Toujours est-il que la disposition graphique des mots sur la page s'est imposée, dans le sillage de Mallarmé et de Jacques Roubaud – sans posture intellectuelle toutefois. Le texte est désaligné, tout comme le corps après la rupture. Au fil des pages se fait le réaligement, la reconstitution.

L'irruption de la mort dans la vie : une traversée de la nuit

Subir un accident mortel, c'est fréquenter l'antichambre du néant. Toute la première partie du recueil l'affirme et le fait vivre au lecteur, par mots interposés. La seconde partie poursuit, différemment, cette thématique nocturne. Même si l'accident

a eu lieu dans la lumière du matin, est-il, avec ses suites, une expérience de la nuit ?

La première partie du recueil est dédiée au ressenti, dit Marc, comme au phénomène de la rupture, et à la confrontation avec la mort – la seconde partie correspondant davantage à la traversée de la nuit. Celle-ci est en effet une thématique centrale, une métaphore filée.

On peut voir, il est vrai, un paradoxe entre la temporalité du matin, sa lumière, et ce sentiment, après l'accident, d'être dans un rêve, dans une antichambre quantique de la mort – avec un temps qui s'est arrêté, et l'absence. C'est une dimension autre, ni dedans ni dehors :

*À cet instant précis,
où le monde s'efface,
je ne m'élève pas hors de moi,
le corps emmuré dans ses os,
mais dans l'outre-chair.*
(« Mémoire d'outre-chair », p. 19)

Plus tard, c'est dans la nuit que les mots sont venus pour décrire, pour se souvenir de ces moments hors de tout – réminiscence qui occupe la seconde partie du recueil.

La nuit, c'est ce qui s'apparente le plus à ce vécu entre le rêve et l'éveil (mais est-ce vraiment l'éveil ?), le sentiment d'une autre dimension.

Marc évoque un concept tiré de ses lectures d'Emmanuel Levinas : le « il y a », cet existant diffus dans la nuit, angoissant. L'enfant éveillé dans l'obscurité est confronté au plafond et à l'« il y a », car un fond d'être persiste même dans l'absence. La nuit est le moment où l'individu va être confronté à la densité de son être brut, et au final, à un vertige existentiel – ce que nous vivons tous, quand la nuit advient. La capture de cette angoisse de dissolution est là, dans un poème comme « Outre-chair ». Tout semble s'effacer alors que tout reste

étrangement présent. Une extension quantique, et plus rien, et en même temps, *il y a*.

La nuit est le moment où le dormeur perd ses repères, car les frontières s'effacent, les limites de soi, et c'est aussi le sens du mot rupture. L'identité vacille – laissant place au sentiment de se fondre dans quelque chose d'essentiel au moment où la nuit vient. Dans le titre du recueil, la double barre verticale indique un nouveau territoire qu'on pénètre après avoir dévié hors de la ligne de l'ordinaire décrite dans le tout premier texte :

*La route défile en ligne droite,
Suturée entre deux natures qui se défient.
Tiret, tiret, tiret, tiret,
Un rythme régulier, presque poétique.
(« Zone frontière », p. 11)*

La nuit représente l'espace liminaire où tout se dissout pendant un instant, avec la possibilité d'une introspection profonde ; cela se passe, en réalité, chaque nuit, sans que l'on en prenne conscience, puisqu'au matin on se réveille à la routine. L'exceptionnel arrive pour que l'on se rende compte que la nuit existe tout le temps, elle est à la fois effrayante et réparatrice. Elle est l'abolition du temps ordinaire : c'est une absence de lumière où le chaos va trouver une forme. Le vide s'ouvre sur une nouvelle potentialité – l'exploration poétique est là pour décrire le vertige et le seuil sur lequel on vacille. Le lecteur est alors amené à se poser la question de ses propres frontières.

Irruption de la mort dans la vie : initiation et symbolise

La lecture du recueil est aussi celle d'une expérience métaphysique : ces trois parties (ou chapitres) introduites par le signe //, d'abord noir, puis blanc sur fond noir, puis rouge... cette traversée narrée du néant à la vie, tout cela relate une forme d'expérience initiatique, n'est-ce pas ?

L'accident est une initiation, oui, au même titre que toute rupture – la naissance, l'amour et la séparation, tous les événements extrêmes qui nous lient à la mort. Il y a dans ces vécus une métamorphose, qui, comme le dit son étymologie, est transmutation – un changement de forme, un aller au-delà. L'alchimie est l'art de ceux qui savent allier et transformer les métaux – et qui sont réputés pour avoir encodé leurs travaux en « langage des oiseaux » – là où les signes prennent plusieurs sens et donc, valeur de symbole. L'hermétisme étant, on le sait, l'une des caractéristiques de la poésie.

Pour Marc Kiener, la question de la transmutation et de sa traduction en poésie est centrale. Elle devient cruciale au moment où une situation de rupture est vécue dans la vie, *pour de bon*. On comprend soudain avec une acuité nouvelle pourquoi l'irruption de l'écriture a été concomitante avec celle de la mort – à travers le passage de la nuit, car il est question, bien évidemment, du retour, mais autrement – transmuté.

Petite initiation dans le champ de la langue des oiseaux : la mort, c'est l'âme-hors – on entend l'une et l'autre, mais l'autre ouvre de nouvelles perspectives, comme si l'on passait du plan au volume. Dans l'outre-chair, l'âme flotte en dehors du temps et de l'espace ordinaire. On peut, bien sûr, vouloir s'attarder dans cet illimité... mais le retour s'impose, car il est dû : Marc Kiener est revenu pour ses filles, parce que dans la vie, c'est l'éthique – le relationnel – qui guide nos décisions.

Dès lors, la guérison se fait, la recomposition, le réveil, en vertu de la loi métaphysique de la bonne volonté et de l'acceptation. Pour autant, ce n'est pas facile : la rupture ayant été initiatrice, il n'est pas évident de revenir au quotidien, à l'ordinaire, à la ligne droite quand le rapport au corps et à ses rythmes a changé, et qu'un décalage se fait sentir avec les autres – et notamment avec l'être aimé. D'où ces textes où la tristesse et même la violence se font sentir, celle des désirs, celle de l'exigence d'intensité.

*Parfois, dans mes rêves,
Je cherche ces fragments,
Dans les carcasses froissées
De ce que nous étions.*

*Mais toi,
À l'orée de ma mémoire,
Tu restes figée
Dans le silence.*

*Entre nous,
L'accident a laissé des cicatrices invisibles,
Des entailles profondes,
Qui n'ont jamais cessé de saigner.
(«Entre nos mains vides», p. 62-63)*

*Dans le vide anatomique //
Nous perdons tout empire.
Entre l'enfer et le paradis,
Tout est en feu, tout est désir,
Invisible.
Tétanisés dans nos corps
Séparés.
(«Tristania», p. 65)*

En alchimie, on distingue trois œuvres : le rouge, le noir et le blanc. Des auteurs majeurs de la littérature française recourent à cette symbolique. Par exemple, Stendhal et son roman *Le Rouge et le Noir* : les derniers chapitres sont blancs, c'est-à-dire sans titre ; et les derniers mots du texte attestent qu'en lui réside un message caché : « to the happy few », pour les initiés qui auront su le décoder.

Dans son recueil, Marc Kiener a aussi utilisé cette symbolique qui le fascine et qui traduit ce qu'il a vécu au plus profond de lui : le noir, *nigredo*, phase de la dissolution qui

suit la rupture, marque la première partie du livre. L'être subit une décomposition de ce qu'il était, et se confronte avec ses ombres – phase indispensable avant la renaissance. Ainsi, la nuit est un espace noir de décomposition et de potentialités. Tout s'effondre, les sécurités comme les certitudes. Cependant, dans le chaos, il faut revenir à la lumière : c'est le fait de l'œuvre au blanc, la seconde partie, *l'albédo* : nettoyage, remise en forme, là où l'on touche la quintessence, on nettoie les débris, on se purifie. On voit la lumière de l'aube comme une promesse. Quant au chapitre trois, introduit pas les barres obliques à l'encre rouge, on aura compris que c'est l'œuvre du même nom ; ici intervient le phoenix renaissant de ses cendres.

La poésie, hermétique et claire, nous révèle les lois métaphysiques. La nuit, nous dit-elle, est nécessaire pour que quelque chose advienne, et cet avènement est lié à une forme d'ascension. Ainsi l'affirmait aussi Nietzsche : l'individu doit affronter ses peurs et son vide pour atteindre la transcendance – le t, la lettre disparue mais présente dans RUP//TURE. Le recueil de Marc Kiener a cette ambition : nous dire que la nuit est un passage nécessaire pour recommencer. Le défi n'est-il pas, par la suite, de ramener l'âme-or dans la vie ?

*Demain,
Je serai étendu sous des ombres,
Le vent soufflera
Les mémoires de la mer,
Et dans les nuages,
Se dessineront les réponses aux questions éphémères.*

Il n'y aura plus rien que le ciel.

Et je ferai silence.

Marc Kiener, *RUP//URE*, poèmes, Genève,
Éditions des Sables, coll. « Rose des Sables », 2024